

# L'art de perdre [création]

Texte Alice Zeniter

Mise en scène Sabrina Kouroughli

Avec Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad

Texte publié aux Éditions Flammarion



## Revue de presse

**10 - 29 JUILLET À 10h30**

Relâches les 12,19 & 26

**Au 11 • Avignon**

11 boulevard Raspail, 84000 Avignon

**Service de presse 11 • Avignon : Zef**

**Isabelle Muraour : 06 18 46 67 37 | Samantha Lavernolle : 06 75 85 43 39**

**Assistées de Wafa Ait Amer : 07 81 58 50 86 et Margot Pirio : 06 46 70 03 63**

[contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr) | [www.zef-bureau.fr](http://www.zef-bureau.fr)



**Journalistes venus au Carreau du Temple –  
Paris pour les avant-premières les 24 et 25 juin 2022**

Guillaume Lasserre	<b>Mediapart</b>
Véronique Hotte	<b>Hottello theatre</b>
Yonnel Liégeois	<b>Chantiers de culture</b>

**Journalistes venus**

Jean-Pierre Haddad	<b>SNES-FSU</b>
Igor Hansen-Love	<b>Sceneweb</b>
Hanna Bernard	<b>Sceneweb</b>
Grégory Plouviez	<b>Le parisien</b>
Sylvain Merle	<b>Le Parisien</b>
Celia Sadai	<b>IO magazine</b>
Patrice Elie dit Cosaque	<b>Première Outre Mer</b>
Rana El Moussaoui	<b>AFP</b>
Laura Plas	<b>Les 3 coups</b>
Fanny Leroy	<b>France inter</b>
Emma Poesy	<b>Maze.fr</b>
Bérénice Hamidi	<b>Revue électronique AOC</b>
Michèle Périn	<b>l'Echo du mardi</b>
Dominique Daeschler	<b>Madinin'Art</b>
Claude Levy	<b>Radio IDFR</b>
Evelyne Karam	<b>Vivamag</b>
Sébastien Lulianella	<b>Radio Nostalgie</b>

FESTIVAL D'AVIGNON CRITIQUES THÉÂTRE

## Pays réel, pays rêvé : Alice Zeniter et les héritiers du silence

*L'Art de perdre*

Par Célia Sadai

© 11 juillet 2022 Article publié dans I/O n°114



(c) Gaëtan Vassart

**« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le 11 programme une adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter, mise en scène par Sabrina Kouroughli. Un regard juste sur notre histoire collective.**

En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre » paru en 2017, Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne – la réalisatrice Maïwenn, la

romancière Faïza Guène ou le rappeur Médine –, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar.

C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantasma, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent – sur le plateau, le noir domine et spatialise un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aibout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

## INFOS

FESTIVAL : **FESTIVAL D'AVIGNON**

L'Art de perdre

**Genre :** Théâtre

**Texte :** D'après Alice Zeniter

**Conception/Mise en scène :** Sabrina Kouroughli

**Distribution :** Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad, Sabrina Kouroughli

**Lieu :** 11 Avignon (Avignon)

**A consulter :** <https://www.festivaloffavignon.com/programme/2022/l-art-de-perdre-s31223/>





## Festival d'Avignon

Serebrennikov — Eggermont — Warlop — El Conde de Torreñel — Tillet — Kouroughli  
Fournet — Vigier — Vialle — Doherty — Watkins — Dufresne & Bêland — Rencontres d'Arles

## REGARDS

OFF

## L'ART DE PERDRE

TEXTE D'APRÈS ALICE ZENITER | MISE EN SCÈNE SABRINA KOUROUGHLI

11 AVIGNON À 10H30

« Naïma travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc : cela la renvoie à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père et à la honte de son grand-père harki. »

PAYS REEL, PAYS RÉVÉ : ALICE ZENITER &amp; LES HÉRITIERS DU SILENCE

— par Célia Sadou —

« C'est long, de faire ressurgir un pays du silence, surtout l'Algérie » (Alice Zeniter). À l'heure de la célébration du soixantième anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, l'adaptation du roman « L'Art de perdre » d'Alice Zeniter offre un regard juste sur notre histoire collective. En mars 2021, la France reconnaît la torture et l'assassinat de l'avocat nationaliste algérien Ali Boumendjel, dont la mort en 1957 avait été maquillée en suicide. Ce geste s'inscrit dans une politique de « pacification mémorielle » : en janvier 2021, le Président Emmanuel Macron charge en effet l'historien Benjamin Stora de

rédiger un rapport public portant sur la « réconciliation des mémoires » liées à la colonisation et à la guerre d'Algérie. L'initiative paraît toutefois précipitée et, partout, la même question : de quelles mémoires parle-t-on ? Des mémoires à la fois silencieuses sous le poids du trauma colonial ou vaincues face au grand récit national français. Mais avec « L'Art de perdre », Alice Zeniter s'est emparée d'un genre nouveau, le récit de filiation. Descendante de harki, version honteuse du fellaga dans l'imaginaire collectif, elle y évoque les silences de l'héritage qui lui a été légué. Comme d'autres artistes français issus de la diaspora algérienne — la réalisatrice Maiwenn, la romancière

Faïza Guène ou le rappeur Médine —, Alice Zeniter met en scène la fabrique de l'appartenance à un pays rêvé, souvent d'ailleurs au seuil du cauchemar. C'est le parti pris de Sabrina Kouroughli qui signe une adaptation de « L'Art de perdre » sous la forme d'une enquête mémorielle et onirique. Entre silence et fantôme, la metteuse en scène campe une Algérie ambiguë, une relation aux origines où rien ne va de soi. La Naïma d'Alice Zeniter (Sabrina Kouroughli) assume une algérianité fébrile et névrosée qui cherche à vocaliser les silences qui l'enveloppent — sur le plateau, le noir domine et spatiale un rituel d'exhumation des mémoires. Des mémoires

sans verticalité, collectées au fond d'une malle sans souvenirs, dans les lignes d'un article Wikipédia ou encore au fil des pages des mémoires du général de Gaulle. Des mémoires collectées en invoquant les spectres du passé (Fatima Aïbout et Issam Rachyq-Ahrad), là-bas, pendant la guerre. En vain. Ici, la dramaturgie ne promet pas la réparation, mais transforme la perte. De pays absent en pays rêvé, l'Algérie des héritiers du silence est un pays perdu à jamais. Mais ce qui se joue est ailleurs, dans les échos de l'appel-réponse de Naïma et ses fantômes, pourvu qu'on les vocalise, les silences.

L'ART DE PERDRE

DIFFICILE

L'ART DE PERDRE

# LE COURRIER DE L'ATLAS

L'actualité du Maghreb en Europe

N° 170. JUILLET-AOÛT 2022. 3,50 €. ÉDITION NATIONALE

## “L'ART DE PERDRE” SE RETROUVE AU THÉÂTRE



Avec Sabrina Kouroughli, le roman d'Alice Zeniter poursuit son existence sur les planches. Portée par trois acteurs seulement, la saga racontant l'histoire d'une famille kabyle sur trois générations fait écho à tous les exils et à tous les déchirements. **Par Anaïs Heluin**

**D**epuis la création avec Gaëtan Vassart de sa compagnie La Ronde de Nuit en 2016, la comédienne et metteuse en scène Sabrina Kouroughli s'intéresse à la question de l'exil. A travers une trilogie autour des grandes héroïnes de la littérature – ils montent une adaptation d'Anna Karénine de Tolstoï, *Mademoiselle Julie* de Strindberg et *Bérénice* de Racine –, ils abordent le sujet sous l'angle de l'aspiration à une autre vie et à l'émancipation.

“La dimension intime se prête admirablement au théâtre”

### Un autre visage de l'exil

Avec la collaboration artistique de son complice, Sabrina Kouroughli s'éloigne aujourd'hui des classiques pour aborder autrement cette grande question qui l'occupe en tant qu'artiste de théâtre. En adaptant le roman *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2019, elle aborde un autre visage de l'exil, plus tragique : celui qui a trait à la violence, à la guerre. “Cette pièce est de loin la plus in-

time que j'ai créée jusque-là. Comme Alice Zeniter, je suis d'origine algérienne. Son roman pose des questions qui m'habitent depuis longtemps, et y répond souvent. En particulier celle de la transmission, qui est au cœur de *L'Art de perdre*, dont la narratrice née en France, Naïma, part en quête de son histoire familiale qui ne lui a pas été transmise”, explique Sabrina Kouroughli. Avec ses 600 pages, ses nombreux personnages et sa large étendue temporelle – la quête de Naïma la mène jusqu'à la guerre d'Algérie –, le texte lui impose de prendre un parti pris clair, tranché.

“Au départ, explique-t-elle, j'imaginai travailler avec un très grand nombre d'acteurs, afin d'être la plus fidèle possible au roman, structuré en trois parties : la première racontant l'Algérie du père de Naïma, la deuxième la vie de la famille harkie en France, puis le voyage de Naïma en Algérie. J'ai finalement décidé de me concentrer sur les deux dernières parties, dont la dimension intime se prête admirablement au théâtre.”

### Au plus près de la langue

Le confinement influence aussi largement les choix d'adaptation et de mise en scène de Sabrina Kouroughli. “Pendant cette période, j'ai beaucoup travaillé en lycées sur le roman d'Alice Zeniter. J'ai fait jouer aux élèves les différents protagonistes de la première partie : le caïd du village qui tente d'empêcher les habitants d'adhérer au FLN, l'adolescent révolutionnaire Youcef Tadjer, le ‘Loup de Tablat’, lieutenant du FLN dans les montagnes... Ce travail passionnant, que je propose de réaliser avec des scolaires dans chaque ville où je vais jouer, a résolu le problème de la partie historique du roman. Dans mon adaptation, elle n'existe que dans la parole de deux personnages : Naïma et sa grand-mère Yema.”

En situant son *Art de perdre* dans la cuisine de Yema, que celle-ci n'a presque jamais quittée, Sabrina Kouroughli place le spectateur au plus près de la parole de ces deux femmes que la langue, la culture et l'âge séparent, mais que l'amour réunit. Elles sont incarnées par la metteuse en scène elle-même et par la comédienne Fatima Aibout. Régulièrement visitées par le fantôme d'Ali, grand-père de l'une et mari de l'autre joué par Issam Rachyq-Ahrad, ces deux femmes portent en elles non seulement la douleur de l'exil des Algériens après l'indépendance du pays, mais aussi celle de tous les déracinements. ■

**L'ART DE PERDRE**, du 10 au 29 juillet au 11 Avignon.

Relâche les 12, 19 et 26 juillet.

04 84 51 20 10.

11avignon.com

## INTERVIEW | « M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable... »

ALICE ZENITER, GONCOURT DES LYCÉENS EN 2017 POUR « L'ART DE PERDRE »

« **L'ART DE PERDRE** », le roman sur le déracinement d'Alice Zeniter, Goncourt des lycéens en 2017, fait l'objet de deux adaptations théâtrales dans le Festival off d'Avignon. Elle-même à la tête d'une compagnie de théâtre, l'autrice s'est laissée convaincre par les deux projets.

« **L'Art de perdre** » est adapté deux fois à Avignon. Avez-vous laissé les compagnies en faire ce qu'elles voulaient ?

**ALICE ZENITER.** À peu près. Je leur ai juste dit que c'était important pour moi qu'il y ait la présence des deux autres langues en plus du français, l'arabe et le kabyle, même si c'était ponctuel. Mais c'est tout. J'ai fait mon livre et, si je laisse les droits, je ne vais pas contrôler le spectacle. J'ai moi-même une compagnie de théâtre. Si j'avais eu envie d'en faire un spectacle avec ma vision, je l'aurais fait. Dès lors que je la laisse à d'autres, je les laisse faire ce qu'elles veulent.

**Vous n'avez pas eu l'envie de le monter ?**

Non. Parce que ça aurait été un travail assez conséquent.



© PALE PHOTO ASTRIC D. COLLIJANA

Pour Alice Zeniter, l'adaptation théâtrale d'un roman doit « s'éloigner du livre ».

M'adapter moi-même ? Je n'étais pas sûre d'en être capable...

**Qu'est-ce qui vous a convaincue de leur accorder les droits d'adapter ?**

L'envie de l'artiste de s'emparer avec des choses à dire et en l'emmenant dans une direction propre. La compagnie Filigrane III y intègre l'histoire des harkis des bassins miniers du Nord où elle est implantée et ramène « L'Art de perdre » à la maison. Sabrina Kouroughli, elle, a rapidement voulu axer sur

la transmission entre la grand-mère et la petite-fille, ce qui est assez peu présent dans mon livre, et l'emmène encore ailleurs en s'appuyant sur son histoire.

**Qu'est-ce qu'une bonne adaptation, selon vous ?**

Elle s'éloigne du livre, justement. Parce qu'il existe déjà, à trop coller, on s'expose à en faire juste une version orale. C'est un spectacle de théâtre, il faut que quelque chose tienne la scène. C'est notamment pourquoi je n'ai pas voulu lire les textes, je veux les découvrir comme spectacle, voir comment ça fonctionne sur le plateau et pas sur le papier, sinon je risque de faire des comparaisons. Une bonne adaptation s'éloigne suffisamment pour s'épanouir dans son art propre. Et elle marche pour celui qui connaît l'œuvre originale et celui qui ne la connaît pas. Pour celui-là, c'est une œuvre en soi et nul besoin de références. Pour celui qui connaît, il y a un plaisir particulier d'avoir les références, de percevoir des détournements, de se dire : ça, c'est malin !

**PROPOS RECUEILLIS PAR S.M.**

Critique

[Culture & loisirs](#)

## «L'Art de perdre», «Courgette», «Oublie-moi»... nos 18 coups de cœur du Festival Off d'Avignon 2022

Des adaptations, c'est tendance, mais aussi des destins et des histoires vraies, des parodies et des seuls en scène de haute volée, voici notre sélection de spectacles à voir jusqu'au 30 juillet.



Avec «L'Art de perdre», Sabrina Kouroughli signe une adaptation théâtrale fine et délicate du roman d'Alice Zeniter jouée au 11. Avignon. *Photo Gaëtan Vassart* Par **Sylvain Perle et Grégory Plouviez** Le 16 juillet 2022 à 14h04

En tout 1 570 spectacles, certains qu'on avait déjà vus, et conseillés d'entrée, et d'autres qu'on est allé découvrir lors de cette foisonnante nouvelle édition du festival Off d'Avignon, celle de la renaissance après les deux années de crise sanitaire. Dans les rues et les salles, le public avide de théâtre est présent en masse depuis les premiers jours. De vrais et francs succès se dessinent déjà. Et des coups de cœur après un peu plus d'une semaine, parmi lesquelles nombre d'adaptations de succès de librairie, la tendance de cette année.



## « L'Art de perdre » : pari gagnant

Adapter « L'Art de perdre », sommet littéraire de l'année 2017, sacré [Goncourt des lycéens](#), en une pièce de théâtre de moins d'une heure ? Sacré défi. Mais pari gagnant. Comme dans le roman d'Alice Zeniter, on suit ici Naïma dans sa reconstitution du puzzle familial, avec cette question en filigrane : « Comment faire ressurgir un pays du silence ? » Ce pays, c'est l'Algérie, d'où sont originaires les grands-parents de Naïma. Un pays omniprésent en elle — la couleur de sa peau, la nature de ses cheveux... — mais finalement si abstrait. « Double culture, mon cul », dit-elle crûment.

La force du spectacle, joli trio plein de délicatesse, c'est de faire entendre la langue de Zeniter, drôle et précise, percutante et émouvante. Au final, une adaptation intelligente qui recentre le récit sur la transmission. Délicat et important.

*[« L'Art de perdre »](#), au 11. Avignon à 10h30*

# la terrasse

AVIGNON / 2022 - PROPOS RECUEILLIS / SABRINA KOUROUGHLI

## Sabrina Kouroughli porte à la scène *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter

Publié le 26 juin 2022 - N° 301



Sabrina Kouroughli adapte et met en scène le roman d'Alice Zeniter en réunissant Yema, la grand-mère, et Naïma la petite-fille qui reconstitue le puzzle de sa famille et interroge ses racines pour se reconstruire.

« Lorsque j'ai découvert *L'Art de perdre*, ça a été un coup de cœur. Je me retrouvais dans

cette histoire : la grand-mère analphabète, Kabyle parlant à peine le français, était comme la mienne. J'avais envie d'une saga familiale et, au départ, j'ai réuni une dizaine de comédiens pour saisir l'œuvre au niveau historique. Mais j'ai vite compris que ces grands-mères figées dans le temps et murées dans le silence familial offraient la clé pour adapter ce roman au-delà de la grande Histoire, dans le rapport à la transmission. Comment les petits-enfants mettent-ils des mots pour savoir ce qui s'est passé dans leur propre famille et ce qu'ont vécu ceux qui se sont tus, souvent malgré eux, parce qu'ils voulaient s'intégrer, se fondre dans la société et oublier leur histoire, alors que ce silence a pourtant laissé des séquelles ? C'est ce trajet qui m'a interpellée. J'avais envie moi-même de comprendre ce qui s'était passé dans ma famille.

### Une histoire sans fin

Nous avons finalement fait le deuil de la troupe pour nous attacher au personnage de Naïma, cette femme d'aujourd'hui, en plein *burn out* au moment des attentats, qui déclenche sa recherche du passé familial pour comprendre d'où vient sa famille. Nous abordons l'œuvre depuis la cuisine de Yema, endroit où les langues se délient. À travers le dialogue entre la grand-mère analphabète et Naïma qui arrive avec son ordinateur, se reconstitue le puzzle de l'histoire. Pendant deux ans, nous avons travaillé avec des jeunes lycéens, comédiens amateurs. Devant la caméra, ils prennent en charge les figures historiques des événements qui agitent l'Algérie de 1954 à 1962. Nous les avons aussi interviewés sur leur rapport à l'exil, leur arrivée en France. À Avignon, nous avons travaillé avec les élèves du lycée Mistral et nous intégrerons les interviews des jeunes Avignonnais au film. Ce roman n'est pas seulement l'histoire des Harkis, il permet de raconter tous les migrants d'aujourd'hui qui partent avec une valise en pensant revenir. Les blessures d'exil se transmettent de génération en génération. C'est une histoire sans fin, et je crois que le théâtre peut en témoigner. »

**Propos recueillis par Catherine Robert**

L'Art de perdre

du dimanche 10 juillet 2022 au vendredi 29 juillet 2022

Avignon Off. 11•Avignon

11, boulevard Raspail 84000 Avignon

à 10h30. Relâche les 12, 19 et 26 juillet. Tél. : 04 84 51 20 10. Durée : 1h15.

# la terrasse

THÉÂTRE - GROS PLAN / FESTIVAL

## Festival d'Avignon 2022 : nous y serons !



RÉGION / AVIGNON / FESTIVAL

Publié le 23 mai 2022 - N° 300

**Chaque été, la ville d'Avignon se métamorphose en ville-monde d'une exceptionnelle vitalité, en scène ouverte où se rassemblent artistes, professionnels et spectateurs, fidèles au rendez-vous. Couvrant le In et une sélection du Off, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* se fait reflet de ce foisonnement et guide éclairant, distribué à Avignon pendant toute la durée du festival. Du 7 au 26 juillet 2022 pour le In, du 7 au 30 juillet 2022 pour le Off.**

Souvenez-vous, le Festival d'Avignon, d'abord incertain, avait finalement eu lieu l'an dernier, et fut couronné de succès, malgré dans le Off le constat d'une baisse sensible de la fréquentation, notamment après le 20 juillet. Le Festival In et Off forme un kaléidoscope artistique ancré dans le monde et l'époque, reflétant certaines problématiques actuelles comme l'identité féminine, les migrations ou le rapport à la nature, avec aussi pour le In un focus sur certains pays du Proche-Orient. Dans la Cour d'honneur du Palais des Papes, Kirill Serebrennikov porte à la scène *Le Moine noir* de Tchekhov en un spectacle total qui non seulement dresse le portrait d'un vingtième siècle naissant mais aussi celui de consciences humaines aux prises avec d'insolubles questions, d'individus en quête d'eux-mêmes. Dans le In, Anne Théron met en scène *l'Iphigénie* contemporaine de Tiago Rodrigues, qui succédera à Olivier Py à la tête du festival à partir de l'édition prochaine, Simon Falguières crée *Le Nid de cendres*, épopée de treize heures entre rêve et réalité, Elise Vigier crée *Anaïs Nin au miroir* d'Agnès Desarthe, qui interroge la figure de l'écrivaine, Hanane Hajj Ali crée *Jogging*, un défi aux injustices qui accablent les femmes du monde arabe, Meng Jinghui crée *Le Septième Jour*, exploration de la société chinoise contemporaine, Olivier Py revisite le temps qui passe dans *Ma Jeunesse exaltée*, Marie Vialle crée *Dans ce jardin qu'on aimait* d'après le récit poétique de Pascal Quignard, Christophe Rauck crée *Richard II* et Alessandro Serra *La Tempête*.

## **Bouillonnement artistique**

La danse est présente comme chaque année dans la Cour d'honneur avec *Futur Proche* de Jan Martens, qui nous exhorte à changer pour faire face aux défis du futur. Danse encore avec *Lady Magma* d'Oona Doherty, *Le Sacrifice* de Dada Masilo, *All Over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont, ainsi que *Tumulus* de François Chaignaud et Geoffroy Jourdain.

Dans le Off l'an dernier, 818 compagnies ont proposé 1070 spectacles, et cette année le chiffre grimpera sans doute. Afin d'éclairer le choix des festivaliers, notre hors-série *Avignon en Scène(s)* présentera environ 300 projets, dont quasi l'intégralité de la programmation du In et une sélection de celle du Off. Parmi les créations ou les reprises dans le Off, d'enthousiasmants projets sont à découvrir, par des metteurs en scène au talent fortement reconnu ou pas encore repéré.

Parmi les créations attendues, citons *Andromaque* de Robin Renucci, *Hermann* de François Rancillac, *Au non du père* d'Ahmed Madani, *Unité Modèle* de Guy-Pierre Couleau, *Le Cas Lucia J. (un feu dans sa tête)* d'Eric Lacascade, *L'Art de perdre* de Sabrina Kouroughli, *Janis* de Nora Granovsky, *Fragments* de Bérange Warluzel et Charles Berling, *Moi, Kadhafi* et *L'Installation de la peur* d'Alain Timar, *Le Jeu du Président* de Gérard Gelas et beaucoup d'autres. A retrouver dans ce numéro quelques entretiens avec des artistes présents à Avignon. A vos agendas !

**Agnès Santi**

**A propos :**

**Festival d'Avignon**

du jeudi 7 juillet 2022 au mardi 26 juillet 2022

## critique / L'Art de perdre ou la recherche de l'Algérie



Photo Gaëtan Vassart

**Prix Goncourt des Lycéens 2017, *L'Art de perdre* est adapté par la metteuse en scène et comédienne Sabrina Kouroughli. Un spectacle où se raconte la nécessité de la transmission pour construire son identité.**

Lorsque *L'Art de perdre* débute, Yema, la grand-mère, est assise à une table de cuisine où elle brode. Devant elle, des makrouds (pâtisseries maghrébines) et du thé, dont Naïma, sa petite-fille et personnage central du récit, se servira à la fin de la pièce pour symboliser ses avancées dans sa quête d'identité. **D'emblée, cette cuisine – dont la scénographie simple installe immédiatement une atmosphère familiale – apparaît comme un lieu de dialogue, de rencontre entre le passé et le présent, entre une grand-mère et sa petite-fille.** Naïma, quant à elle, est affalée sur une malle, et regarde un film américain, le son monté au maximum. Une musique succède au film et la jeune femme se lève. Après une danse aux accents épileptiques, elle s'engage dans un monologue larmoyant à propos de ses gueules de bois, qui la conduit à lister ses peurs : celles qui lui sont propres, et celles héritées de son père. Un père qui, ayant « *confondu intégration et politique de la terre brûlée* », selon les mots de Naïma, refuse de parler à ses filles de son pays d'origine, l'Algérie, dont la famille a dû s'enfuir en 1962.

**L'adaptation du roman d'Alice Zeniter réalisée par Sabrina Kouroughli se concentre sur sa partie familiale, plutôt que sur sa partie historique.** De fait, la pièce s'organise principalement autour d'un monologue de Naïma (brillamment interprétée par Sabrina Kouroughli), dont les interrogations identitaires ont vu le jour à la suite des attentats terroristes survenus en Algérie, et d'un ensemble de dialogues introspectifs avec sa grand-mère (incarnée par **Fatima Aibout**). Fidèle au livre, elle nous conduit du douloureux abandon

forcé de la Kabylie par la famille de Naïma, à la suite de la signature des accords d'Évian, jusqu'en France où, avec d'autres harkis (ou ceux considérés comme tels), ces « oubliés » seront parqués pendant des années au camp de Rivesaltes. Ils se retrouveront ensuite logés en périphérie d'un village normand, dans des barres HLM où, petit à petit, ils reconstruiront leur vie. En parallèle, nous suivons les difficultés contemporaines de Naïma à partir pour l'Algérie, ce pays dont elle a « *peur de perdre l'absence* ».

Si, dans la mise en scène de Sabrina Kouroughli, le décor reste identique au fur et à mesure des déménagements forcés, tout comme entre l'Algérie et la France, c'est que, aux yeux de Naïma, l'Algérie, à défaut d'autre transmission, s'incarne dans la table en formica de sa grand-mère couverte de pâtisseries et de thé. Les lumières, en revanche, évoluent selon les personnages endossés par Sabrina Kouroughli : un membre de l'association des anciens combattants pour la France en Algérie, le juge français qui accorde la nationalité aux réfugiés, mais aussi le père de la jeune femme. À l'avant-scène, se trouve également un olivier, référence à la source de fortune du grand-père de Naïma en Kabylie avant leur abrupt départ. Loin d'être un simple élément de décor, cet arbre représente – comme l'explique Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention – un symbole de vie, de force, de résilience et d'éternité. Il incarne à sa manière les liens des personnages avec leur histoire, la complexité de leur rapport à celle-ci, comme le nécessaire dépassement des traumatismes. **Autant de questions que cette adaptation théâtrale porte avec sincérité et conviction.**

Hanna Bernard – [www.sceneweb.com](http://www.sceneweb.com)

**L'Art de perdre**

**Texte Alice Zeniter**

**Mise en scène Sabrina Kouroughli**

**Avec Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout, Issam Rachyq-Ahrad**

**Adaptation Sabrina Kouroughli et Marion Stoufflet**

**Collaboration artistique Gaëtan Vassart**

**Son Christophe Séchet**

**Regard complice Magaly Godenaire**

**Production Compagnie La Ronde de Nuit**

**Aide au projet DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture et de la Communication, Spedidam**

**Résidences CENTQUATRE (Paris), Théâtre Gérard Philipe – CDN de Saint-Denis, Carreau du Temple (Paris)**

**Durée : 1h15**

*Festival Off d'Avignon 2022*

*11 Avignon*

*du 10 au 29 juillet, à 10h30 (relâches les 12, 19 et 26)*

# Le Club de Mediapart

## Participez au débat

Vendredi 1<sup>er</sup> juillet 2022 – écrit par Guillaume Lasserre

### Sabrina Kouroughli, le pays de l'absence

**Profondément affectée par les attentats de 2015 qui la renvoient à ses cheveux bruns, sa peau mate, au silence de son père, à la honte de son grand-père harki, Naïma interroge ses racines et finira par partir à leur recherche en Algérie. Sabrina Kouroughli adapte le très beau roman d'Alice Zeniter en quête de réconciliation avec la mémoire de sa famille.**



L'art de perdre © DR

La profondeur de scène est divisée en trois plans qui sont autant de strates temporelles. Chacun d'entre eux est occupé par l'un des protagonistes du récit à venir. Au premier plan, Naïma, trente ans, semble avoir trouvé un défouloir idéal en s'épuisant dans une danse aussi solitaire qu'endiablée. Derrière elle, Yema – formidable Fatima Aïbout –, sa grand-mère, la « gardienne du temple », est occupée à

broder, assise devant la table en formica *vintage* sur laquelle est posée une assiette de makrouds qu'on imagine faits maison. La cuisine est le lieu dans lequel se réunit la famille, le lieu du dialogue, là où l'on se remémore les souvenirs, où on se raconte les traditions autour d'un repas. À l'arrière-plan, un homme est assis, dos au public, habillé d'un curieux costume retro. S'il reste dans l'ombre, n'intervenant qu'à la fin de la pièce, on devine vite qu'il s'agit d'Ali, le grand-père que Naïma n'a pas assez connu, paysan enrichi, propriétaire d'une oliveraie florissante, celui qui a fui la terre de Kabylie natale et précipité l'arrivée familiale en France, changeant le cours de son histoire et celle des siens. Depuis quelque temps, Naïma a l'alcool triste. A chaque gueule de bois, tout devient impossible. « *Je ne vais pas y arriver* » répète-t-elle face à chacune des actions ordinaires qui lui semblent ces jours de lendemain de cuite insurmontables. Ainsi, se lever, se brosser les cheveux, et même respirer ne paraissent plus aller de soi. Heureusement, l'envie de vivre revient à chaque fois dès le jour suivant. « *C'est probablement parce que les lendemains existent que je bois encore. Il y a les lendemains de cuite – l'abîme. Et les lendemains de lendemain – la joie [1]* » confie-t-elle à l'adresse du public. Ces jours de détresse révèlent une certaine fragilité qui, habituellement latente, s'exprime pleinement dans ces moments particuliers où la fatigue et le dérèglement interne du corps provoqués par l'alcool viennent exacerber les émotions. Une fragilité qu'incarne magnifiquement Sabrina Kouroughli de sa voix tremblante formulant l'incertitude et les hésitations d'une jeune femme en perpétuelle construction. Avec la complicité de Yema, Naïma tente de trouver des réponses à ses questions, fruits d'une histoire familiale qui, si elle se devine dans l'histoire officielle, ne lui a jamais véritablement été racontée. Elle se souvient des silences de son grand-père, du refus de son père de lui apprendre l'arabe. Elle partira seule en Algérie à la recherche de ses origines, dans un voyage qui prend la forme d'une quête de réconciliation avec la mémoire perdue de sa famille. L'humour qui traverse le spectacle de bout en bout permet de ne jamais tomber dans le pathos.



L'art de perdre © DR

### « La liste de mes nouvelles peurs »

Alice Zeniter et Sabrina Kouroughli partagent, entre autres choses, un héritage commun. Toutes les deux ont une grand-mère kabyle et analphabète, sachant à peine parler français, toutes deux ont un grand-père harki. Il n'est déjà pas simple d'être de culture musulmane dans une France en plein questionnements identitaires, rajouter en plus le poids des harkis, traîtres ou collaborateurs aux yeux des Algériens, victimes et serviteurs de la nation à ceux de la France, s'apparente à une double peine.

Avec « *L'art de perdre* », Alice Zeniter écrit, au-delà de la guerre d'Algérie, un roman sur l'exil dessinant une trame commune aux cheminements migratoires. Ainsi immigrés algériens mais aussi espagnols, vietnamiens ou malgaches retrouvent-ils leur histoire et celle de leur famille, dans un récit qui se veut pourtant géographiquement très éloigné. « *Parler de cette histoire, c'est parler d'un voyage qui ne finit jamais et dont il est impossible de déterminer l'arrivée [2]. Car l'exil entraîne dans son sillage les générations suivantes* » explique Sabrina Kouroughli. À l'été 1962, plusieurs milliers de personnes, hommes, femmes et enfants, pieds noirs, harkis et juifs d'Afrique du Nord, quittent l'Algérie. L'épisode est inédit par son ampleur. L'histoire des harkis est encore largement méconnue, faite de non-dits et de silences. « *Le drame des harkis n'a pas encore été écrit [3]* » notait en 2000 l'historien Charles-Robert Ageron, spécialiste de la colonisation française en Algérie. On regroupe sous ce vocable l'ensemble des supplétifs algériens engagés dans l'armée française afin d'assurer le maintien de l'ordre pendant la guerre d'Algérie. Ils ne répondent donc pas à un statut de militaire. C'est au moment de l'indépendance du pays que leur statut change, traîtres ou victimes comme cité plus haut. Durant la guerre d'Algérie, la France a tenté d'engager massivement les populations civiles sur place. La promesse de tous les accueillir avec leur famille sur le territoire métropolitain est révisée après les Accords d'Évian, la France arguant du fait qu'ils sont désormais des citoyens de droit local[4], futurs Algériens du nouvel état indépendant. Ils ne seront que quarante-deux mille cinq cents à trouver refuge dans l'Hexagone : ceux qui souhaitent s'engager dans l'armée française et ceux qui sont considérés comme les plus en danger. C'est avec ce dernier statut qu'arrivent Ali, Yema et leurs aînés en France. Le couple, posté à l'avant-scène, entame alors le récit d'une traversée migratoire qui a pour point de départ la Kabylie, terre natale, et qui se poursuit sur le bateau sur le pont duquel ils ne quittent pas des yeux Alger qui s'éloigne inexorablement jusqu'à devenir invisible. Curieusement, c'est cette dernière image d'Alger défilant puis disparaissant au loin qui hantera Ali sa vie durant. Lui qui n'avait jamais vu la capitale auparavant en fait son image d'Épinal, son leitmotiv mémoriel. Acheminés au camp de Rivesaltes après leur arrivée à Marseille, ils seront reçus par une assistante sociale qui explique à Yema, enceinte, que ce serait sans doute mieux, par souci



d'intégration, de donner au futur enfant un prénom français. Claude est le seul de leurs dix enfants à ne pas porter un nom arabe. Après le camp, Ali, persuadé d'être relogé dans le sud-est dont le climat est comparable à celui de la Kabylie, se retrouve avec femme et enfants à Flers, en Normandie, où on leur a attribué un logement HLM flambant neuf. La suite, Naïma la connaît par bribes. Yema et Ali quittent la scène une fois le récit achevé. On comprend alors qu'ils n'étaient que des fantômes qui hantent l'histoire, celle intime qui permet à Naïma de mieux se connaître, celle plus large, qui a abandonné des milliers d'hommes et de femmes comme eux et s'est accommodé ou du moins n'a rien fait, lorsque les premiers massacres ont débuté. Comment faire entendre la tragédie de ces sacrifiés de l'Histoire ?



L'art de perdre © DR

L'adaptation pour la scène du roman d'Alice Zeniter place la relation entre Naïma et sa grand-mère au cœur du spectacle. C'est la plus jeune qui va finalement briser le silence de la première génération, qui avait choisi de se taire. Naïma rappelle à Yema qu'elle s'est mariée à quatorze ans, qu'elle a eu son premier enfant l'année suivante, se considérant chanceuse que ce soit un

garçon – Hamid, le père de Naïma – et qu'elle en aura neuf autres dans les années qui suivirent. Longtemps, Naïma a cru son père quand il lui promettait de l'amener, sa sœur et elle, dans le pays d'où il vient. Mais, inlassablement, chaque été, c'est à Dijon, chez les grands-parents maternels, que les fillettes passaient leurs vacances. Avec la décennie noire, leur père a définitivement renoncé à se rendre au pays. « *J'ai accepté que l'Algérie était trop dangereuse pour moi ! Et je me suis dit que j'irais plus tard, quand je serais prête* » confie Naïma.

De son héritage familial, elle n'a reçu que de maigres fragments : « *Un grand-père harki, un départ brutal, un père élevé dans la peur de l'Algérie. J'aimerais n'avoir peur de rien. Ce n'est pas le cas. J'ai doublement peur* » avoue-t-elle : « *J'ai reçu en héritage les peurs de mon père et j'ai développé les miennes* ». Pour s'endormir, Naïma fait des listes, du moins deux : une des peurs qui lui sont propres et une autre de celles dont elle a hérité comme la peur de commettre des fautes de français, de donner son nom et son prénom surtout aux personnes âgées, ou encore la peur d'être assimilée aux terroristes. Puis elle dresse aussi la liste de ses nouvelles peurs, parmi lesquelles celle que sa grand-mère se fasse agresser parce qu'elle porte le voile, celle de rencontrer la mort à une terrasse de café, celle d'une guerre civile qui éclaterait « *entre eux et nous* », entre les musulmans et les autres, et d'être alors incapable de déterminer son camp. Depuis les attentats, les musulmans n'ont jamais été aussi stigmatisés, sommés de se désolidariser des terroristes, comme si être de confession ou de culture musulmanes en faisait automatiquement des suspects. Le climat en France n'en finit pas de se détériorer, installant huit pour cent de la population française sur le banc des accusés, bouc-émissaires idéaux pour tous les maux qui frappent la société d'aujourd'hui.

« *L'art de perdre* » pose la question de la transmission à travers trois générations. À la présence scénique des grands-parents répond l'absence et le quasi-silence des parents, la deuxième génération, dont la seule manifestation est le court échange entre Naïma et son père lorsqu'elle appelle ses parents et qu'il décroche. Tout, dans la voix, dans l'attitude de la jeune femme laisse transparaître l'anxiété. On comprend vite qu'elle n'a pas l'habitude de les appeler souvent, mais l'appréhension semble redoublée en raison de l'annonce du voyage en Algérie qu'elle a décidé d'entreprendre, voyage que lui avait si souvent promis son père lorsqu'elle était enfant. Peut-être qu'en évitant soigneusement de s'y rendre, le père souhaite préserver le pays rêvé qu'il s'est construit, plutôt que d'être projeté dans celui existant qu'il ne connaît pas. Garder cette absence de l'Algérie, c'est aussi la question que se pose Naïma : « *Je perdrais l'absence de l'Algérie peut-être, une absence autour de laquelle ma*

*famille s'est construite depuis 1962. Il faudrait remplacer un pays perdu par un pays réel. C'est un bouleversement qui me paraît énorme » avoue-t-elle à Sol, sa colocataire. Naïma réalise que son histoire est « une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée ». Pour Sabrina Kouroughli, cette adaptation théâtrale du roman était essentielle afin de « comprendre aujourd'hui comment chaque jour, des personnes sont obligées de quitter leur maison, souvent brutalement. Fuir un conflit ou la misère, échapper à des persécutions, vouloir un avenir meilleur. De Syrie en Afghanistan, d'Érythrée en Ukraine, autant de déracinés ».*



L'art de perdre © DR

[1] Les citations sont extraites de Alice Zeniter, *L'art de perdre (Comment faire ressurgir un paysage du silence ?)*, adaptation pour la scène, version finale 24 juin.

[2] Sabrina Kouroughli dans sa note d'intention

[3] Charles-Robert Ageron, Le « drame des Harkis » : mémoire ou histoire ?. *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n°68, octobre-décembre 2000. pp. 3-16.

[4] Le décret du 20 mars 1962, spécifique aux Harkis, offre trois solutions permettant de laisser la très grande majorité d'entre eux en Algérie. Voir Moumen, Abderahmen. « De l'Algérie à la France. Les conditions de départ et d'accueil des rapatriés, pieds-noirs et harkis en 1962 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, vol. 99, no. 3, 2010, pp. 60-68.

L'ART DE PERDRE (comment faire ressurgir un pays du silence ?)

Alice Zeniter - Sabrina Kouroughli. D'après *L'Art de perdre*, roman publié aux Éditions

Flammarion. Texte Alice Zeniter. Mise en scène et adaptation Sabrina

Kouroughli. Collaboration artistique Gaëtan Vassart. Dramaturgie Marion Stoufflet. Son

Christophe Séchet. Regard complice Magaly Godenaire.

Avec Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad. Production Compagnie La Ronde de Nuit ; avec l'aide au projet de la DRAC Île-de-France, Ministère de la Culture, de la Spedidam ; avec le soutien du CENTQUATRE-PARIS, résidence au Théâtre Gérard Philipe-CDN de Saint-Denis, et au Carreau du Temple- Paris. Création au 11 · Avignon du 10 au 29 juillet, Festival d'Avignon.

Du 10 au 29 juillet 2022,

[11 · Avignon](#)

11, boulevard Raspail

84 000 Avignon



28 juin – écrit par Véronique Hotte

**L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?), d'après L'Art de perdre d'Alice Zeniter (Flammarion), mise en scène et adaptation de Sabrina Kouroughli.**



Crédit photo : Gaëtan Vassart

***L'Art de perdre (Comment faire resurgir un pays du silence ?)*, d'après *L'Art de perdre* d'**Alice Zeniter** (Flammarion), mise en scène et adaptation de **Sabrina Kouroughli**. Collaboration artistique de **Gaëtan Vassart**, dramaturgie de **Marion Stoufflet**, son **Christophe Séchet**. Avec **Fatima Aibout**, **Sabrina Kouroughli**, **Issam Rachyq-Ahrad**.**

*L'art de perdre*, selon l'auteure Alice Zeniter, consciente du parallélisme avec la situation actuelle des migrants, est un roman sur l'exil, au-delà de la Guerre d'Algérie. Un voyage sans fin et dont il est impossible de déterminer l'arrivée, l'exil entraînant dans son sillage les générations suivantes.

Sabrina Kouroughli, comédienne pétillante – adaptatrice du roman, interprète et metteuse en scène de *L'Art de perdre* -, s'est retrouvée dans ce conte en forme de saga historique – même histoire. La narratrice trentenaire, petite-fille de harki, en quête de ses origines, entreprend un voyage en Algérie sur la trace de ses ancêtres, à la recherche d'une réconciliation avec la mémoire familiale.

Soixante ans après l'Indépendance de la Guerre d'Algérie, se fait entendre la tragédie des sacrifiés de l'Histoire, ceux qui quittèrent l'Algérie à l'été 1962, dans un véritable *Art de perdre*. Eloge d'une famille ascendante dont les figures – des fantômes – ont peut-être à peine existé pour la descendante, mais n'en ont pas moins fait preuve d'une belle résistance à « être » indûment.

Se pose la question de la transmission – pays, culture, langue, histoire, silences compris -, les personnages représentant trois générations, des grand-parents aux parents et aux enfants.

Naïma reconstitue le puzzle de sa famille devant sa grand-mère Yema, et son grand-père Ali, quand ses grand-parents et leurs enfants posent le pied sur le sol de France – un récit où elle prend conscience qu'elle affronte « *une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée* ».

Elle travaille dans une galerie d'art à Paris quand les attentats résonnent comme un électrochoc, la renvoyant à sa peau mate, à ses cheveux bouclés, à ses origines, au silence de son père, et à la honte de son grand-père harki. A travers la relation de Naïma à sa grand-mère, gardienne du temple, elle retrace le parcours des siens, entre humour et anecdotes, retrouvant une paix.

Sur la scène, sa grand-mère épluche les légumes dans la cuisine en Formica de son appartement de Flers, le grand-père se tient muré dans le silence d'une mémoire tue. Puis l'ancêtre s'éveille, revit son départ forcé de Palestro pour le camp de Rivesaltes dans le sud de la France, durant deux ans, avant de s'installer en Normandie avec les siens – difficile est l'intégration du Harki.

L'expérience amère de ces « oubliés » et « dominés » est portée par ce même grand-père, fantôme de trente-sept ans qui surgit dans le réel, et retrace pour Naïma la trajectoire des Zekkar:

« Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis. 1. Sauver Hamid mon fils aîné. 2. Me sauver moi-même. 3. Te sauver toi, ma femme, et mes autres enfants, Kader et Dalila. 4. Tout le reste. Quand le bateau se met à vibrer, je fixe le paysage dans ma tête. Mais qu'est-ce que c'est, ce paysage ? C'est pas le mien. C'est pas la Kabylie. C'est la ville d'Alger, des immeubles où vivent des gens que je ne connais pas, des rues dont j'ignore les noms. Le bateau recule lentement dans les eaux du port.

Je vois l'image étrange d'une corde, attachée à l'arrière de l'énorme ferry et reliée à la côte, le bateau s'éloigne et tout le pays est entraîné lentement dans la mer : la Cathédrale et la Casbah, la Grande Poste, le Jardin des Plantes, les figuiers, les oliviers. Tout le Sahara grain par grain disparaît dans les vagues, dans la Méditerranée. »

Quitter un pays, des origines, et partir vers l'inconnu : telle est la condition des déracinés du temps qui fuient Syrie, Afghanistan, Erythrée, Ukraine, des migrants en cours, politiques et économiques, échappant au conflit, à la misère, aux persécutions et à la mort, dans le désir d'un avenir meilleur.

La grand-mère Fatima Aibout recèle en elle la dignité de celle qui a le savoir, l'expérience et la distance, quand le grand-père Issam Rachyq-Ahrad, disparu, garde intacte la volonté responsable qui le motivait.

L'ardente Sabrina Kouroughli porte le propos avec belle élégance, s'interrogeant face public, prenant le spectateur à témoin, à l'écoute des informations dispensées pour les commenter, dansant et s'oubliant un peu, avant de tout ressaisir encore, alerte et allègre, souriante et décidée.

Un spectacle lumineux de sensations mi-figue mi-raisin hissées jusqu'à la paix retrouvée avec soi.

***Véronique Hotte***

***Avignon Off***, du 10 au 29 juillet 2022 à 10h30, relâches les 12, 19 et 26 juillet au . **11 Avignon**, 11 boulevard Raspail. Tél : 04 84 51 20 10, [www.11avignon.com](http://www.11avignon.com)

# Adaptation réussie de « L'art de perdre » au 11

22 juillet 2022



## **« L'art de perdre » ou comment se construire autour d'un pays qu'on n'a jamais connu.**

En 2017 paraît « L'art de perdre » d'Alice Zeniter qui obtient le prix Goncourt des lycéens. La narratrice Naïma, 30 ans, petite-fille de harkis part à la recherche de ses origines. Elle va essayer de briser la loi du silence, n'obtenant aucune réponse de sa grand-mère ou de son père sur la « guerre d'Algérie » et la venue en France de sa famille en 1962.

## **L'art de perdre c'est savoir oublier**

La comédienne Sabrina Kourougli choisit de mettre en scène et d'interpréter le personnage de Naïma qui lui ressemble pour poser la question de la transmission, de l'identité. Elle éclaire également les questions de migrations et d'exil.

Sur scène Naïma représente la nouvelle génération, celle qui chante, qui danse, qui étudie et soudain se demande qui elle est, d'où elle vient. Sa grand-mère muette vaque à des travaux de couture, son père ou grand-père attendent dos tourné muni d'une simple valise. Le symbole est fort entre le silence des parents et la boulimie de vivre de la jeunesse née après l'indépendance. Comment se construire autour de l'absence de l'Algérie ? Comment raconter l'immigration de 62, le camp de Rivesaltes puis l'installation en Normandie ?

## **Une approche sensible de l'exil**

Entre tristesse, colère et excitation, l'enquête se met en place et fait bouger les lignes des trois générations. Les 3 acteurs sont formidables de sobriété, de dignité et de sincérité dans leur jeu.

**Michèle Périn**

■ AVIGNON

**Avignon 2022 : « L'Art de perdre »**

28 juillet 2022

— Par Dominique Daeschler —



**L'Art de perdre.** Alice Zeniter, m.e.s. Sabrina Kouroughli. Le 11.

Sabrina Kouroughli adapte « l'art de perdre » d'Alice Zeniter dans une sororité : toutes deux nées en France, passées par « l'école de la république » ont de la terre algérienne de leurs ascendants, une histoire trouée. Ici deux grand-mères analphabètes, là un grand père harki, des déracinements où la culture est piétinée, les souvenirs enfouis. Seul le silence permet de garder le respect de soi-même, ultime armure d'une identité fêlée par la honte sociale.

Nous entrons dans une enquête mémorielle où tout est raconté à partir de la famille et y retourne avec des confidences, des souvenirs, des fantasmes et des rêves. Naïma, jeune galériste navigue dans un milieu intellectuel pseudo mondain sans état d'âme particulier jusqu'aux interrogations violentes que suscitent les attentats de Paris. Un burn out, une invitation à se rendre en Algérie pour préparer une exposition seront des prises de conscience qui l'engageront, sautant la génération de son père, à engager le dialogue avec cette grand-mère ( formidable Fatima Aibout) arrachée à ses champs d'olivier, parquée pendant des années dans un camp pour atterrir dans un HLM de Normandie, sauvée quelque part par les exigences du quotidien. Ce quotidien qui fera sens dans le récit ouvrant et refermant le passé comme une boîte à biscuits, avec précaution, pour ne rien casser, à sa place. Comment se tourne t'on vers quelque chose de déconstruit ? Du côté des exilés ou de la jeune génération française une même question sur l'identité : des racines ou des branches c'est selon.

Sabrina Kouroughli s'empare du texte avec sensibilité dans son adaptation , lui donnant une lisibilité immédiate, renforcée par la sobriété de l'espace de jeu. Est-ce trop porter qu'être l'actrice principale ? Est-ce le fait que la construction même de la pièce la convoque plus en récitante qu'en jeu ? Elle demeure plus la passeuse d'une histoire qu'un membre de cette histoire.

## Sélection Théâtre 11, Festival Off Avignon

Samedi 16 Juillet, 2022 – Laura Plas

Coup De Cœur, Critique, Festival Off Avignon, Les Trois Coups, Provence-Alpes-Côte D'Azur, Théâtre

### Les plus ou moins belles infidèles du 11 à Avignon

**Pas envie d'attendre la rentrée littéraire ? Vous pouvez découvrir trois adaptations de romans pour la scène. Deux coups de cœur : « Monte Cristo » et « L'Art de perdre », et un coup dans l'eau, avec « Et leurs enfants après eux ».**

#### L'art de perdre... et de sélectionner

Belle infidèle, l'adaptation que propose Sabrina Kouroughli convainc précisément par la distance qu'elle ose prendre avec le roman d'Alice Zeniter. En effet, elle choisit de resserrer la proposition (une heure à peine de spectacle) autour de deux femmes : la narratrice et sa grand-mère, si bien interprétée par Sabrina Kouroughli et surtout par Fatima Aibout, doucement radieuse. Cette dernière, présence souvent discrète et affairée, donne corps à ces *yema* (grand-mères) dont le sourire fin s'oppose aux avanies de l'existence. Il suffit que, quittant son un travail d'aiguille, elle se tourne vers nous pour que tout un monde apparaisse dans son sillage.



Cet art de perdre se cultive donc au féminin. On commence par les déboires amoureux de Naïma (celle que l'on identifie à elle) et par ces remarques que font les oncles sur les filles de la famille. Puis, tout du long, on entendra les mots de ces femmes qui payent pour « les conneries des hommes » : la guerre, la fuite. La mise en scène fait intelligemment du père une



présence absence. Le choix d'Issam Rachyq-Ahrad pour l'incarner fonctionne à merveille : il semble avoir abdiqué cette part bêtement virile des hommes, père silencieux malmené par le *mektoub*. Sa finesse, son jeu en retenue complètent un beau gynécée littéraire.

Mais l'adaptation passe aussi d'une certaine manière à la première personne. Sabrina Kouroughli brouille délicatement les frontières entre la fiction de départ et la confidence autobiographique. Cela s'exprime dans la scénographie qui nous fait rentrer sur scène comme dans un salon, comme dans l'adresse au public. Invités invisibles de la jeune femme qui danse, pense devant lui, nous partageons, en effet, ses doutes, sa colère. Le portrait est ici tout en subtilités et en nuances.

Et le pari paie. Paradoxalement, la liberté de l'adaptation nous fait redécouvrir le texte. On l'entend dans sa dimension intime et historique. On relève ici une belle phrase, on songe à des visages, on a envie de rencontrer les gens qui sont sur scène. Bref, on a envie de relire le livre !

**Laura Plas**

### ***L'Art de perdre, d'Alice Zeniter***

Le texte est édité aux [éditions Flammarion](#)

Site de la [cie La Ronde de Nuit](#)

Adaptation : Sabrina Kouroughli et Marion Stoufflet

Mise en scène : Sabrina Kouroughli

Avec : Fatima Aibout, Sabrina Kouroughli, Issam Rachyq-Ahrad

Durée : 1 h 20 (trajets jusqu'au lycée Mistral compris)

À partir de 14 ans

**Théâtre 11** • 11, bd Raspail • 84000 Avignon

Du 10 au 29 juillet 2022 (relâches les 11, 18 et 25), à 10 h 30

De 8,50 € à 20,50 €

Réservations : 04 84 51 20 10 ou [en ligne](#)

Dans le cadre du festival Off d'Avignon, du 7 au 30 juillet 2022

Plus d'infos [ici](#)

# Chantiers de culture

Samedi 16 juillet 2022 – Yonel Liégeois

[De l'Algérie aux États-Unis...](#)

Jusqu'au 29/07 pour l'un, au 30/07 pour l'autre, le 11\*Avignon et le Théâtre des Halles présentent respectivement *L'art de perdre* et *Angela Davis*. De l'exil algérien au sortir de la guerre d'indépendance à l'éveil des consciences au cœur des pires crimes raciaux au États-Unis, deux pièces superbes, poignantes. Entre espoir et tragédie, des paroles embuées d'humanité et de dignité.



Deux femmes, un homme... Le grand-père prostré en fond de scène, la grand-mère attablée à éplucher les légumes et au premier plan, la jeunesse qui s'affiche pleine de vie et cependant comme en attente d'une parole, d'une histoire. **Le silence est roi dans [L'art de perdre](#), petite-fille de harki, Naïma ignore tout de ses origines**, elle décide de partir à la quête de ses racines.

Le travail de mémoire est une épreuve de longue haleine. Progressivement, perce la vérité, les langues se délient. « Si on arrive à se rendre jusqu'à Tefeschoun, nous pourrons passer en France. Là-bas ils ont un camp pour les harkis », raconte alors Ali, l'ancêtre. Son objectif ? Sauver Yema son épouse et les enfants. L'exil, la déchirure lorsqu'il quitte son village de Kabylie, du bateau glissant loin des quais d'Alger il sait que c'est un adieu définitif à sa terre, aux oliviers, au vent du désert ! **Metteure en scène et comédienne, Sabrina Kouroughli signe aussi l'adaptation de [L'art de perdre](#)**, le livre emblématique d'Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens. Un spectacle tout en finesse et délicatesse qui avance par petites touches, qui libère maux et mots avec infinie tendresse. **Une émotion à fleur de peau pour signifier la douleur de l'exil, d'hier à aujourd'hui**, quand la mémoire n'oublie rien mais que le silence masque tout.

Yonel Liégeois

## « L'art de perdre »

Le bel art est toujours gagnant

27 juillet 2022



« On emporte un peu sa ville/Aux talons de ses souliers/Quand pour vivre plus tranquille/On doit tout abandonner » chantait Enrico Macias jadis. Mais est-ce toujours vrai ? On peut devoir tout abandonner et ne rien emporter dans ses pas. Pire, on peut s'adonner méthodiquement à tout oublier, à ne rien garder, à tout perdre de son passé, comme une amnésie décidée, décrétée.

En 2017, Alice Zeniter petite fille de harkis recevait le prix Goncourt des lycéens pour son roman, *L'art de perdre* (Éditions Flammarion) Cette pièce en est la libre adaptation et disons-le d'emblée, une adaptation fort réussie !

La mémoire de la famille Zéniter est comme tant d'autres familles de harkis marquée injustement du sceau de l'infâmie et ce aux yeux des deux camps qui se sont affrontés durant la guerre d'Algérie : pour l'armée française les harkis collaboraient et trahissaient leur pays au profit de la France et pour le FLN, ils collaboraient et trahissaient leur pays, l'Algérie. Car les harkis croyaient en la France, en particulier quand les pères avaient combattu dans la Grande Guerre. En 1962, ils ont cru que le pays de l'Égalité s'occuperait dignement d'eux. Dans le cas Zeniter, le grand-père a posé à son arrivée à Marseille une sorte d'interdit de mémoire et de paroles sur le passé kabyle de la famille. Dans « Zeniter » il y a « terre », il y a « nie » de *nier* et cela ne s'est pas fait de façon « zen »...

Troisième génération, celle de l'autrice : ce doit être bizarre que ne pas pouvoir se défaire d'une assignation identitaire qui ne nous parle pas, qui reste sans écho intérieur, non transmise. C'est comme si la situation au moment de l'Indépendance se répétait : *le cul entre deux chaises* et ils sont deux à vous retirer la chaise ! Intenable. Déterrera le passé douloureux ? Courage ! Dans toute injonction familiale à l'oubli, il y a toujours dans la descendance « un petit soldat qui se lève » pour faire le chemin inverse en pensée d'abord, en action ensuite. C'est l'histoire de Naïma, personnage central de *L'art de perdre*, roman et pièce.

Mais comment adapter en à peine une heure de spectacle une saga de six-cents pages ? Aller à l'essentiel du drame intime en laissant dans l'ombre la dimension historique du livre. Le faire avec une grande sensibilité dans le jeu pour faire passer cet essentiel. Faire preuve d'une vraie intelligence de la monstration théâtrale. En effet, le choix des passages retenus est important mais sans un dispositif performant rien ne serait passé. L'adaptation et la mise en scène de Sabrina Kouroughli qui tient également le rôle de Naïma est d'une redoutable efficacité dans une simplicité déroutante. Sur le plateau, trois lieux et temps distincts. Ils seront appelés à se croiser, se rencontrer par-delà les frontières du temps – celles de l'espace sont franchissables

et c'est aussi le sujet de la pièce ! – avec toute la poésie d'un voyage dans la mémoire qui se concrétise sur scène par quelques pas de côté. Au premier plan, celui du présent, Naïma nous parle dans sa chambre, avec au sol des souvenirs, livres, objets, disques, photos, une carte de l'époque coloniale.... Un peu en retrait, plan d'un passé intermédiaire à Flers dans l'Orne où la famille après des années passées sous la tente au camp de Rivesaltes, fut enfin installée dans le dur d'une HLM : la grand-mère kabyle, très digne à sa table de cuisine formica devant thé à la menthe et makrouds. Elle est celle qui assura une certaine transmission : les saveurs orientales, quelques senteurs linguistiques et des morceaux d'histoire familiale. En fond de plateau, le grand-père assis sur une chaise, c'est un passé plus lointain, celui du moment de l'exil : il est de dos, valise au pied et reste muet. Double sens de son mutisme : celui historique du renoncement au pays natal ; celui scénographique du refus de participer au questionnement sur le passé. Naïma évoque sa vie parisienne, la galerie d'art où elle travaille, ses amants mais elle en vient très vite au récit familial. Progressivement, Yema la grand-mère (Fatima Aibout) puis plus tard, Ali le grand-père (Issam Rachyq Ahrad) qui se retournera, parleront à leur tour comme un réveil de la mémoire mais aussi l'acceptation de transmettre, une décision d'assumer un passé et de le subsumer sous le présent vivant et actif de Naïma. Palestro en Kabylie, les états de service d'Ali en 14, le départ, Rivesaltes, la Normandie... Tout cela sans pathos avec un certain humour et même de la légèreté dans la gravité. La petite soldate Naïma gagnera-t-elle la bataille du souvenir ? Avec la collaboration artistique de Gaëtan Vassart et celle de Marion Stoufflet pour la dramaturgie, Sabrina Kouroughli nous offre un bijou de théâtre, un écrin sur l'exil. Passage de relais et émancipation du passé par une mémoire revivifiée et une liberté de pensée et d'action qui ne craint pas le retour sur les traces.

Mais perdre est-il un art ? Comment pourrait-on s'employer à perdre *avec art* ? Le titre du livre de Zeniter est inspiré d'un poème d'Elizabeth Bishop (1911-1979) auquel l'autrice emprunte également une sorte de sagesse négative : « Dans l'art de perdre, il n'est pas dur de passer maître ; tant de choses semblent si pleines d'envie d'être perdues que leur perte n'est pas un désastre. » Certes, les générations d'humains sont pleines de choses perdues volontairement ou non. La perte est peut-être parfois nécessaire pour réinventer ou se renouveler. Inutile de se lamenter sur la perte, ce serait perdre doublement : ce qui est perdu et le présent ! Mais le théâtre est tout le contraire d'un art de la perte ! Il nous donne à regarder mais aussi à garder présent sur une scène et par le jeu vivant des acteurs ce qui n'est plus ou existe ailleurs. Si l'exil peut devenir un art de perdre, le théâtre que nous propose Sabrina Kouroughli est un art du gain. Elle nous amène exactement là où chacun a quelque chose à décider, à choisir sur le terrain d'une mémoire à revisiter et dépasser sans la renier. Naïma a ce courage de faire un voyage à rebours vers son propre futur. Ce théâtre serait un anti-exil, non pas une perte du sol, un « hors sol » mais un nouveau sol, celui de la scène, plancher où Naïma est assise et où nous pouvons nous tenir et rejouer en d'innombrables variations et artifices nos ancrages, nos identités, nos attachements, tous nécessairement travaillés par leurs contraires : arrachements, altérités, séparations.

Un immense merci à la compagnie Ronde de Nuit.

*Jean-Pierre Haddad*

**Création Avignon Off. Au 11, 11 bd Raspail du 10 au 26 juillet.**

**La compagnie Ronde de Nuit de Sabrina Kouroughli et Gaëtan Vassart défend depuis 2020 un projet artistique en partenariat avec des lycées d'accueil et leurs élèves, autour de « l'art de perdre » et de l'exil, combinant théâtre et vidéo. Lien : [www.larondedenuit.fr](http://www.larondedenuit.fr)**

# L'art de perdre

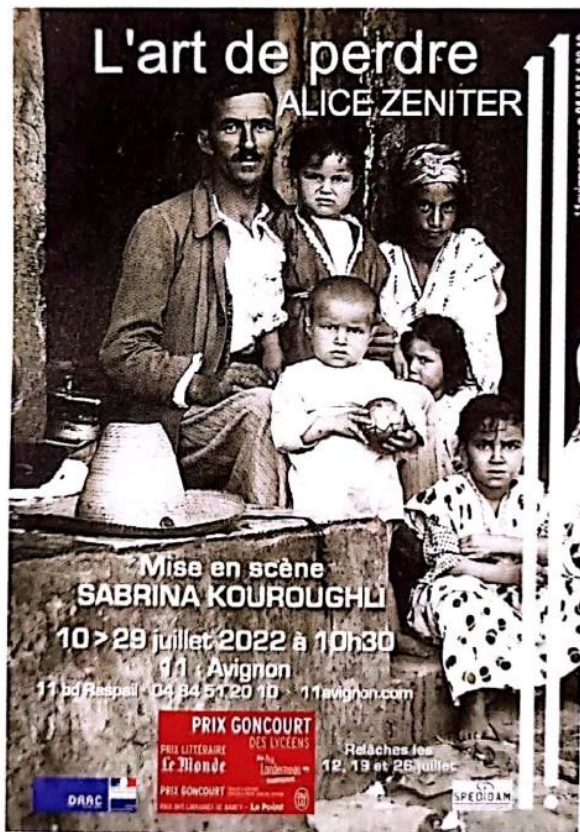
(d'Alice Zeniter)

**Du 10 au 29 juillet à 10h30  
(relâche les 12, 19, 26) • Théâtre  
le 11, Cour du lycée Mistral  
• Durée 1h15 (dès 14 ans)**

Mise en scène Sabrina Kouroughli  
(compagnie la Ronde de Nuit), avec  
Sabrina Kouroughli, Fatima Aibout,  
Issam Rachyq-Ahrad et la participation  
de jeunes adolescents des lycées  
rencontrés dans chaque ville d'accueil  
afin de réaliser un film projeté pendant  
la représentation.

---

Crédit : Gaëtan Vassart



Ce roman sur l'exil raconte le parcours sur trois générations, d'une famille kabyle, de la guerre d'Algérie à nos jours. Il y est question de guerre, d'immigration, d'intégration et surtout d'identité. Cette adaptation privilégie la petite histoire dans la grande Histoire. Elle réunit la grand-mère Yema, et Naïma la petite-fille qui, sous le coup de l'électrochoc des attentats, interroge ses racines. Naïma fait revivre le moment où son grand père Ali et sa famille posent le pied en France, un récit familial où elle réalise qu'elle est en face « d'une histoire sans héros, une histoire qui clôt le conte de fée ».